



Le casse-tête des fleurs suisses

Malgré une forte demande, la production nationale de fleurs coupées a du mal à décoller. Les raisons en sont multiples. Une recherche d'indices.

TEXTE **Erika Jüsi** PHOTOS **Judith Supper (Archives)**

Coop fait de la publicité avec «Miini Region», chez Migros, c'est «De la région, pour la région». Les produits saisonniers et régionaux ont la cote. Et c'est logique, car les longs trajets nuisent à l'environnement. D'autant plus si les marchandises doivent être transportées sous forme réfrigérée – comme les fleurs par exemple. De plus, lorsque les fleurs proviennent de l'étranger, des résidus de pesticides nocifs pour la santé ne sont pas à exclure. Les contrôles aux frontières font

défaut et de nombreuses fleurs et plantes importées de l'UE ont leur origine quelque part dans le monde - où d'autres lois sont en vigueur. Avec un bilan aussi mitigé, il n'est pas étonnant que les fleurs Slowflower, produites de manière strictement régionale et saisonnière, suscitent de plus en plus d'attention et de sympathie.

Une décision lourde de conséquences

Le fait est que, selon les estimations, entre 80 et 95 pour cent des fleurs coupées sont

importées. Selon la Centrale suisse de la culture maraîchère et des cultures spéciales, 1478 tonnes de fleurs ont été produites en Suisse en 2021 entre mai et octobre. Ce chiffre est à comparer aux presque 13 000 tonnes de fleurs importées durant la même période. Sur l'ensemble de l'année 2022, la valeur des fleurs coupées importées s'élève à plus de 190 millions de francs, selon les statistiques de la Confédération. Comparée aux fleurs suisses, la marchandise importée est moins chère. D'une part, parce qu'elles



*«Lorsqu'ils sont
correctement mis en
œuvre, les labels
servent aussi à
quelque chose»*

Josef Poffet,
Jardin Suisse, Unternehmerverband
Gärtner Schweiz

Les producteurs d'ici se distinguent par la diversité, la qualité, le service, les espèces délicates et les variétés spéciales.

sont produites dans des entreprises beaucoup plus grandes et que le niveau des salaires à l'étranger est nettement plus bas. D'autre part, parce que depuis 2017, les droits de douane à l'importation sur les fleurs coupées ont été progressivement réduits au niveau des contingents à prix réduit. Cela signifie que les importations en provenance d'Europe, par exemple, peuvent depuis lors être importées en franchise de droits de douane sans limitation de quantité, même pendant la saison nationale (de mai à octobre). Cette décision a été prise par le Conseil fédéral en 2007. Lors des négociations douanières, la Suisse a quasiment

sacrifié les fleurs coupées au profit d'autres produits agricoles comme les denrées alimentaires. La concurrence accrue de l'étranger qui en a résulté a entraîné une diminution des entreprises de production suisses. L'un des rares producteurs de fleurs coupées pures à avoir survécu est Vetterli Schnittblumen à Jonen, en Argovie. Les fleurs poussent presque exclusivement sous verre, chauffées au bois de l'exploitation forestière voisine. Le directeur Jürg Rüttimann est satisfait de l'activité. La demande est forte. Vetterli Schnittblumen mise sur la qualité et le service. Selon Rüttimann, cela leur permet de rivaliser avec les productions de masse de l'étran-

ger. Bien que la clientèle puisse comparer à tout moment les prix en ligne avec ceux des fournisseurs bon marché, elle est prête à payer les prix plus élevés. «Elle sait qu'elle reçoit en échange des fleurs qui durent plus longtemps et qui sont toutes belles et utilisables». En hiver, ce sont les tulipes, et pendant les mois les plus chauds, ce sont surtout les variétés spéciales de gerberas, les alstromeria, les *Gloriosa* et les staticen.

A l'autre bout de l'Argovie, à Reitnau, se trouvent les champs du floriculteur Martin Häfliger. Avec son Biogärtnerei Häfliger, il sert sa clientèle du printemps à l'automne avec des fleurs de plein champ de qualité bio. Avec son offre, il veut promouvoir la diversité des variétés, qui se perdrait à cause des grandes productions étrangères – et remplit ainsi une niche. Il voit l'avenir dans la biodiversité en plein air. «Les prix de l'énergie vont continuer à augmenter, de toute façon pour les combustibles fossiles. Ceux qui chauffent auront du mal à s'en sortir», déclare Häfliger. Les Häfliger passent l'hiver avec des fleurs séchées, des fleurs de l'Avent et des plantes en pot. Mais le rendement n'est pas comparable ; l'été doit rapporter suffisamment. Tout ce dont

*«En automne, je suis
millionnaire, au
printemps, je suis
mendiant.»*

Martin Häfliger
Bio-Gärtnerei Häfliger, Reitnau AG

ils n'ont pas besoin pour vivre, Häfliger le réinjecte dans l'entreprise, de sorte qu'elle soit toujours à la pointe de la technique. "En automne, je suis toujours millionnaire et au printemps, je suis un mendiant", dit-il en riant.

Un parcours du combattant

La demande de fleurs suisses est là, chez les clientes finales comme chez les fleuristes. Les producteurs existants résistent avec succès à la pression de la concurrence étrangère, grâce à des produits de niche, au service, à la fraîcheur et à la qualité. Et ils marquent des points avec l'argument de vente du régional. De nombreux fleuristes apprécient cela. Et lorsqu'ils désignent les

fleurs suisses comme telles, la clientèle comprend souvent le supplément de prix qu'entraînent les coûts de production plus

«Travailler le week-end est un tabou pour beaucoup»

Charles Millo,

élevés. Le fait qu'il n'y ait pas plus de fournisseurs malgré leur grande popularité s'explique par plusieurs raisons. L'un des points cruciaux est le personnel. Chez Vetterli Schnittblumen, les salaires sont clairement supérieurs au salaire minimum prescrit par la convention collective de travail, explique Rüttimann. Et pourtant, ils ont du mal à trouver du personnel. «Chez nous, on travaille le samedi matin, et cela n'entre pas en ligne de compte pour beaucoup». Charles Millo, producteur de fleurs à Genève, fait la même expérience: dès qu'il mentionne qu'il faut aussi travailler le samedi, voire le dimanche - une obligation pour les tulipes par exemple - la grande majorité fait signe que non. Il ajoute: «Vu les salaires tout de même modestes dans la branche, il devrait être encore plus difficile de trouver du personnel avec l'augmentation du coût de la vie». Selon Josef Poffet, responsable du secteur Production et commerce de Jardin Suisse, les dispositions légales empêchent en outre souvent les projets de construction sur le territoire agricole. Les obstacles sont plus importants pour la culture de fleurs coupées que pour le secteur alimentaire, affirme également Jürg Rüttimann. Selon lui, il est très compliqué d'obtenir l'autorisation d'agrandir ou même de construire de nouvelles serres.

Optimisme malgré tout

La culture en plein air n'a pas le problème des autorisations de construire, et la consommation d'énergie – facteur de coûts et de pollution – est bien moindre sans les serres chauffées. Si l'ensemble du secteur chauffait un degré de moins, on pourrait économiser six à sept pour cent d'énergie, explique Poffet de Jardin Suisse. Et même jusqu'à trente pour cent si l'on retarde collectivement le début de la saison de deux à trois semaines au printemps. Mais de telles initiatives ne fonc-

tionnent que si tout le monde participe - et c'est précisément ce qui a fait échouer la branche jusqu'à présent.

Les lois phytosanitaires strictes en vigueur en Suisse constituent un autre défi. Elles protègent certes l'homme et l'environnement, mais l'entretien des plantes devient plus com-

pays d'origine, la transparence fait défaut. Un changement de mentalité est toutefois en cours. Les grandes plateformes commerciales comme Royal Flora Holland exigent de plus en plus souvent de leurs fournisseurs qu'ils se fassent certifier. Divers labels censés garantir des critères de culture durable



Régional et saisonnier, cela ne marche pas seulement pour les produits alimentaires, mais aussi pour les fleurs.

pliqué - notamment pour les roses. Norbert Schaniel, de Schaniel Gartenbau und Floristik à Malans GR, a pris sur lui de faire la transition (voir pages précédentes). Charles Millo, à Genève, a arrêté sa production de roses parce qu'il ne pouvait plus faire face aux ravageurs. Il mise en revanche sur des plantes dont le transport est délicat et qui ne peuvent donc pas être importées aussi facilement, comme les hortensias ou les callas. Il cultive des pivoines sous tunnel afin de s'assurer un temps d'avance sur l'étranger. Malgré toutes les difficultés, Millo reste optimiste. Grâce à des projets innovants, comme son installation de biogaz construite il y a 12 ans déjà, les fleurs suisses pourraient continuer à s'imposer sur le marché à l'avenir.

De l'espoir en provenance de l'UE

Même si la production nationale peut être augmentée, l'importation de fleurs coupées restera encore longtemps la principale source d'approvisionnement pour les fleuristes. Pour pouvoir contrer leurs effets négatifs sur l'homme et l'environnement, y compris sur les zones de culture dans les

sont déjà utilisés ou en cours d'élaboration. Josef Poffet de Jardin Suisse salue cette évolution. "Si elles sont correctement appliquées et aussi contrôlées, de telles certifications servent à quelque chose". Il place ses espoirs dans l'UE, qui donnera le rythme. De tels labels simplifieraient pour les fleuristes l'achat de marchandises produites de manière responsable - celles-ci sont aujourd'hui difficiles à distinguer de celles cultivées de manière conventionnelle. Les progrès dans cette direction sont encourageants. Grâce aux modes de production adaptés à l'étranger, les prix devraient se rapprocher de ceux des fleurs suisses. Les perspectives de la production locale s'en trouvent tout de suite un peu plus roses. ●

TRADUCTION AUTOMATIQUE

Cette traduction de l'article «Die Krux mit den Schweizer Blumen» de Fleuriste 07/08/2023 a été réalisée avec DeepL. Les commentaires sont les bienvenus à redaktion@florist.ch.